This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

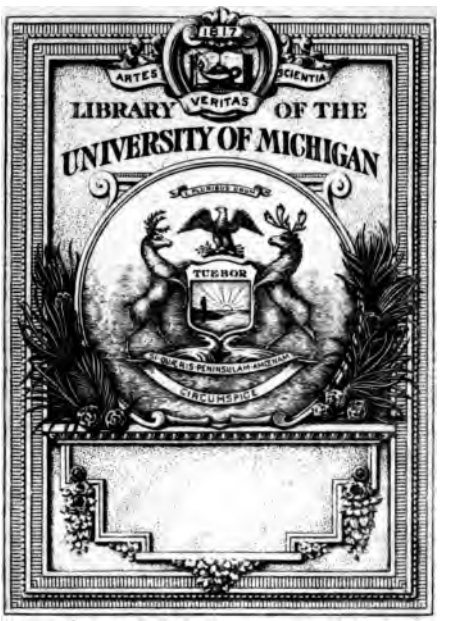
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

rQ
2479
.W2
C4
1823

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LE CÉLIBATAIRE

ET

L'HOMME MARIÉ.

PIÈCES DES MÊMES AUTEURS.

Un Moment d'imprudence, comédie en 3 actes et en prose. 2e Édition.

Le Voyage à Dieppe, comédie en 3 actes. représentée la Cour, 2e Edition.

Les deux Ménages, comédie en 3 actes.

La Bascule, ou *un Jeu de Bourse*, comédie en 1 acte.

Le Voile d'Angleterre, comédie-vaudeville en 1 acte.

Turenne, comédie-vaudeville en 1 acte.

Valérie, comédie en 3 actes, en prose, par MM. Scribe et Mélesville, représentée sur le Théâtre Français. Prix : 3 fr.

Le Corrupteur, comédie en 5 actes, en vers, précédée de *Dame Censure*, tragi-comédie en un acte, en prose, par Népomucène Lemercier, de l'Académie, auteur d'*Agamemnon*. Prix : 3 fr.

ALMANACH DES SPECTACLES, pour 1823, contenant tout ce qui a rapport aux théâtres de Paris, de France et de l'Europe ; un gros vol. in-18. Prix : 3 fr. *Deuxième Année.*

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE CÉLIBATAIRE

ET

L'HOMME MARIÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

REPRÉSENTÉE PAR LES COMÉDIENS DU ROI, SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, LE 16 DÉCEMBRE 1822,

PAR MM. WAFFLARD ET FULGENCE.

DEUXIÈME ÉDITION.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-[redacted], [redacted]

ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE [redacted] N° 51.

1823.

AVIS A MM. LES DIRECTEURS DE PROVINCE.

Le personnage de Dupont a été créé à Paris par un premier rôle : cependant il peut être également joué par un comique. Lorsque MM. les Directeurs feront la distribution de la pièce, nous leur laissons le soin de peser, dans leur impartialité, lequel des acteurs chargés de ces deux emplois a le plus de moyens appropriés au rôle.

Celui du Clerc d'Huissier doit être, autant que possible, joué par un jeune homme : il est très-essentiel que sa mise ne diffère en rien de celle des autres personnages, afin de rendre vraisemblable au second acte la méprise d'Alfred qui, le prenant pour un invité du bal, lui offre une glace. Au surplus, ce rôle est moderne et ne ressemble en rien aux huissiers de l'ancienne comédie, tels que M. Loyal de Tartuffe ; Michel de l'Intrigue épistolaire, etc. Il doit être joué avec naïveté, gaîment, mais sans charge.

Dauthon
Sauv. Dram. 7d
Com. Dept.
2-8-34

PRÉFACE.

Le succès que vient d'obtenir notre nouvelle comédie, nous engage à répondre à un léger reproche qu'on nous a généralement adressé. On nous excusera sans doute de plaider nous-mêmes notre cause; plus nous sommes sensibles à la bienveillance et aux éloges unanimes dont nous ont honorés les journaux de la capitale, moins nous devons montrer d'indifférence pour leurs critiques; bien que celle dont il s'agit ici, soit de très-peu d'importance pour le fond de la pièce.

D'après son titre, on s'attendait, nous a-t-on répété de toutes parts, à voir, non une comédie d'intrigue, mais une peinture de mœurs; des développemens de caractères et un parallèle piquant entre les douceurs de l'hymen et les avantages du célibat. Cette observation est fort juste, et c'est ainsi que nous avions d'abord conçu notre ouvrage, malgré les difficultés sans nombre qui s'offraient à notre imagination, pour ne pas répéter tout ce qui a déjà été dit sur les avantages et les inconvéniens du mariage. Notre plan était presque terminé; voici quelle en était l'idée principale : Alfred, las de la vie de garçon, veut se marier; cependant, sa volonté n'est point stable; il sait que le mariage offre des chances inégales de bonheur et d'infortune; il espère

être heureux, et il craint de ne l'être point. La félicité de Saint Hilaire le séduit; l'exemple de Dupont l'effraie; cependant, son amour pour Elise l'emporte, et il se décide à se marier.

Ce peu de lignes suffira pour donner une idée de notre première conception. On voit que la marche de la pièce, bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui, prêtait à des contrastes de mœurs; à des oppositions de caractères, et à des observations piquantes. Nous allions commencer à l'écrire, lorsque M. SEWRIN fit représenter, sur le second Théâtre-Français, un Ouvrage en cinq actes et en vers, intitulé : *Le Pour et le Contre.* Le principal personnage, et le but moral de cette comédie, étaient à-peu-près les mêmes que les nôtres : *Se mariera-t-il? ne se mariera-t-il pas?* Tel en était le fond. Nous fûmes donc obligés de changer tout ce que nous avions fait, et de reconstruire un autre édifice. En créant de nouveaux ressorts comiques, en imaginant de nouveaux incidens, et en donnant à notre pièce une physionomie différente, nous nous sommes écartés de notre idée première, et nous sommes rentrés dans la comédie de genre. Cependant, les gens de lettres, et principalement ceux qui cultivent la littérature dramatique, reconnaîtront dans notre Ouvrage, tel qu'il est maintenant, des parties qui appartiennent à la comédie de mœurs. Tout le monde est d'accord sur la vérité du rôle de Dupont, et nous pouvons assurer l'avoir copié d'après nature. Que de maris dans la société, s'ils demeuraient à Paris et leurs femmes à Versailles, » n'iraient les voir que les jours de fêtes, quand on fait jouer les « grandes eaux ! »

Il nous reste maintenant à remercier MM. les Acteurs du second Théâtre-Français, du zèle et du talent avec lesquels ils montent nos Ouvrages. *Le Célibataire et l'Homme marié* a été supérieurement joué, et c'est avec satisfaction que nous mêlons nos éloges à ceux de tous les journaux. Le rôle de Dupont offrait de grandes difficultés; il eût été impossible de mieux le créer que ne l'a fait M. PERRIER. Dupont n'est certainement pas un homme de la haute société, mais ce n'est pas non plus un libertin obscur; il fallait conserver un juste milieu, sans rien faire perdre de la gaîté du personnage, ni du comique des situations. M. PERRIER a surmonté cet obstacle en comédien consommé. M. DAVID a joué Alfred, de manière à électriser tous les spectateurs: grâce, bon ton, chaleur, entraînement, il n'a rien laissé à desirer. M. PREVOST a donné au rôle d'huissier, une couleur très-originale, et messieurs ARMAND et THÉNARD, dans des personnages moins importans, ont fait voir qu'il n'y avait point de petits rôles pour de bons comédiens.

Mesdemoiselles GEORGE cadette, et ANAÏS, nous permettront de leur rendre un hommage public de notre reconnaissance.

La première prouve chaque jour, que, dans sa famille, les talens ne sont pas ce qu'étaient les fortunes autrefois, où les cadets ne possédaient rien; et confier un rôle à Mlle. Anaïs, c'est se concilier d'avance les suffrages des spectateurs!

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUPONT, homme de 40 ans, ne vivant pas avec sa femme.....	M. PERRIER.
ALFRED, jeune homme de 28 à 30 ans.....	M. DAVID.
SAINT-HILAIRE, leur ami commun.....	M. THÉNARD.
Mme. SAINT-HILAIRE	Mlle. GEORGES cadette.
ÉLISE, leur nièce et prétendue d'Alfred	Mlle. ANAÏS.
JULIEN, domestique de Dupont.	M. ARMAND.
UN CLERC D'HUISSIER ...	M. PREVOT.
M. RENARD, concierge de l'hôtel de Dupont	M. MÉNÉTRIER.
UN JOCKEI	M. FRÉDÉRIC.
UN VALET pour annoncer.	

Les trois derniers rôles peuvent être joués par le même Acteur dans les petites troupes.

La scène se passe à Paris.

LE CÉLIBATAIRE

ET

L'HOMME MARIÉ.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un appartement modestement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED seul.

(Il travaille à une miniature.)

Encore quelques touches dans les cheveux, et le portrait de Dupont sera bien avancé. Si j'avais l'esprit plus tranquille, il y a long-temps qu'il serait terminé ; mais le moyen de travailler, quand on a contre soi une prise de corps, et que d'un moment à l'autre... Ah ! pourquoi ne me suis-je pas marié ! mais je le serai bientôt, je l'espère, et la cousine de Saint-Hilaire, la charmante Elise, se chargera de mon bonheur. Tromper les femmes; être trompé par elles ; dépenser au-delà de son revenu ; courir les spectacles ; diner chez les restaurateurs ; rentrer chez soi ; s'y trouver seul et s'ennuyer, voilà la vie d'un célibataire. Je ne conçois pas comment j'ai pu rester si long-temps dans une position aussi triste, moi qui n'ai jamais eu de goût pour les plaisirs. Ah ! que Dupont est heureux ! il est marié : j'ai toujours envié le sort de cet

homme-là. (*Cherchant sur une table.*) Ah! mon Dieu! je ne trouve pas mon pinceau de marte; serait-il perdu? Voyons donc si je ne l'aurais pas laissé dans ma boîte à couleurs.

(Il va pour sortir.)

SCENE II.

Le Même, DUPONT.

DUPONT.

Eh! bon jour, mon petit Raphaël.

ALFRED.

Bon jour, mon cher Dupont; vous me trouvez à l'ouvrage; vous voyez que je m'occupais de vous. Mais pardon, je reviens dans la minute.

(Il sort.)

SCENE III.

DUPONT, seul.

Est-il heureux ce jeune homme-là! il n'a ni femme ni enfant; il est libre, indépendant: chaque fois que je le vois, j'envie toujours son sort. En vérité, je commence à croire qu'il n'y a de bonheur que dans le célibat. Il est vrai que, malgré mon titre de mari, je vis comme si j'étais garçon; ce qui revient à peu près au même; mais il y a toujours cette conscience qui me dit que ce n'est pas bien; et puis on rencontre par fois, dans le monde, de ces époux vertueux... fidèles comme au temps de l'âge d'or; de ces patriarches de maris qui, pour faire les bons apôtres auprès de leurs femmes, censurent ma conduite, et me placent souvent dans une position fausse... Ah! pourquoi me suis-je marié!

SCÈNE IV.

Le Même, ALFRED.

ALFRED.

Pardon, mon cher Dupont, de vous avoir laissé seul; maintenant je suis tout à vous; le jour est superbe, vous allez poser.

DUPONT.

Impossible, mon ami, impossible; j'ai trop de courses à faire ce matin. Je donne aujourd'hui une petite soirée, et je viens vous y inviter.

ALFRED.

J'accepte avec plaisir.

DUPONT.

Mais sans apprêt; sans faste.... Un buffet, des glaces, un piano, un violon et une petite flûte; voilà le matériel: quant au personnel, des femmes charmantes et des demoiselles à marier. Vous remarquerez la dame qui occupera le piano; trente-deux ans, il est vrai; mais des grâces, de l'esprit et des talens qui ne vieillissent jamais. C'est pour elle que je donne cette réunion. Depuis quelques jours je suis au nombre de ses adorateurs.

ALFRED.

Comment? et madame Dupont?

DUPONT.

Elle n'y sera pas; elle est d'une santé très-délicate, et elle ne danse jamais, par ordonnance du médecin.

ALFRED.

Tout à l'heure je pensais à vous et j'enviais votre sort; surtout d'après l'éloge que vous m'avez souvent fait de votre femme.

DUPONT.

Eloge bien mérité, mon ami; mais que voulez-vous? on m'a marié à vingt-ans, c'est trop jeune; et si l'on m'eût fait épouser madame Dupont douze ou quinze ans plus tard, mes goûts seraient devenus plus simples et mieux assortis aux siens. Elle aime la retraite, l'isolement; moi, au contraire, j'aime le monde, les plaisirs, les parties de jeunes gens; et c'est pour cela que je suis venu demeurer à Paris; ce qui ne m'empêche pas de vivre en bonne intelligence avec madame Dupont, et je puis dire que, malgré la différence de nos caractères, je la rends parfaitement heureuse. Elle habite Versailles avec sa famille, et a aussi, de son côté, beaucoup de distractions. Elle va se promener tantôt sur le tapis vert; tantôt près de la pièce d'eau des Suisses, ou au petit Trianon... Elle est en bon air, que lui faut-il de plus? Du reste, j'ai pour elle beaucoup de tendresse et même beaucoup d'amour; et je le lui prouve, en allant la voir dans la belle saison, les jours de fête, quand on fait jouer les grandes eaux; spectacle imposant qui me fait beaucoup de plaisir.

ALFRED.

Allons, je vois que vous vous êtes placé dans une position fort commode; vous êtes à la fois mari et célibataire; c'est ce que l'on appelle cumuler les emplois. Il faut convenir qu'il y a entre nous deux une grande différence! Lorsqu'il vous serait si facile de jouir du bonheur domestique, vous courez après les plaisirs frivoles du célibat; et moi, garçon, je n'aspire qu'à goûter la paix et la félicité que promet une union bien assortie... Je crois franchement, mon cher Dupont, que nous avons changé de rôles.

DUPONT.

Eh bien ! mon ami, mariez-vous; changez de condition, et nous serons tous les deux à notre place, quand j'aurai changé de caractère. D'ailleurs, un bon ménage est un véritable paradis. (*à part.*) Il ne faut jamais décourager personne. (*haut*) Et quand une fois les formalités sont remplies, et que le Maire, en vous unissant, vous a lu les obligations matrimoniales que renferme le code civil, on est tenu d'adorer sa femme de par la loi.

ALFRED.

Allons, allons, vous êtes un fou, un étourdi.

DUPONT.

Que voulez-vous, mon cher; quelque esprit, un grand fonds de gaité, voilà ce qui me fait aimer et ce qui fait mon mérite auprès des dames; aussi, quand je leur adresse mes hommages, elles reconnaissent un homme qui possède à fond la tactique de la galanterie, et qui a conservé les principes de la bonne école.

ALFRED.

J'entends; tous vos succès sont des bonnes fortunes classiques.

DUPONT.

Vous riez, jeune homme; mais je pourrais encore vous supplanter auprès de votre belle, si toutefois vous en avez une.

ALFRED.

Ah ! parbleu, je vous en défierais bien.

DUPONT.

Vous m'en défiez ? eh bien ! que l'occasion se présente.

ALFRED.

Quoi, malgré vos quarante-un ans ?

DUPONT.

Et qu'importe, monsieur; l'essentiel est de triompher; en amour, comme en guerre, la victoire n'a jamais demandé l'âge du vainqueur.... Voilà monsieur et madame Saint-Hilaire.

SCENE V.

Les Mêmes, M. ET Mme. SAINT-HILAIRE.

ALFRED.

Eh! mon ami, il y a un siècle que je ne t'ai vu; madame, comment vous portez-vous?

Mme. St.-HILAIRE.

Très-bien, monsieur; un peu fatiguée.

St.-HILAIRE.

Oui, nous arrivons de la campagne et nous avons été obligés de revenir par les voitures publiques.

DUPONT.

Enchanté de vous rencontrer ici; je me proposais d'aller chez vous; je donne une soirée dansante; Alfred y vient, et j'espère que vous me ferez l'honneur d'être des nôtres.

St.-HILAIRE.

Qu'en dis-tu, ma bonne amie?

Mme. St.-HILAIRE.

Je n'ai jamais refusé un bal de ma vie et j'accepte avec plaisir.

DUPONT.

Une jolie femme de plus, c'est charmant; dix contre-danses de suite, madame, et cela vous délassera des fatigues du voyage. Le bal n'offrira rien d'extraordinaire; seulement je dois vous prévenir d'une petite innovation que je me permettrai, en dépit du bon ton et de la mode.

Mme. ST.-HILAIRE.

Voyons l'innovation.

DUPONT.

Décidément, il y aura un souper; vous allez vous récrier, et me dire que depuis long-temps il n'est plus du bon ton de souper dans un bal. Moi, je ne suis pas de l'avis de ceux qui prétendent que tout dégénère; je soutiens que les estomacs sont toujours les mêmes; or: on dira de nous tout ce qu'on voudra; mais je trouve que lorsqu'on a dansé jusqu'à trois heures du matin, un souper splendide et délicat vaut bien des eaux glacées, des oranges et des petits gâteaux; j'en appèle à cette jeunesse studieuse et éclairée qui fréquente les bals et les réunions.

ST.-HILAIRE, *vivement.*

Va pour le souper.

Mme. ST.-HILAIRE, *de même.*

Appuyé, appuyé.

DUPONT.

Espérons que cet exemple ne sera pas perdu; et qu'un jour la société me votera des remercîmens... Je me sauve bien vîte; car je n'ai qu'un seul domestique, et j'ai encore bien des préparatifs à faire.... Surtout, pas plus tard que dix heures. (*à Alfred.*) Et, vous jeune homme, songez à ce que je vous ai dit tout-à-l'heure, le défi est porté, prenez garde à votre maîtresse.

Il sort.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, excepté DUPONT.

ST.-HILAIRE.

Parbleu, ce Dupont est un fier original! sans l'alliance qu'il porte au doigt et le nom de madame Dupont

ALFRED.

Oui, madame, un couvent d'hommes; on y entre ordinairement sans faire de vœux.

St.-HILAIRE.

Excepté celui d'en sortir le plutôt possible.

ALFRED.

Heureusement que je suis prévenu du piége que l'on doit me tendre.

Mme. St.-HILAIRE.

Un piége?

ALFRED.

Ah! le plus infernal qui soit jamais sorti de l'antre de la procédure et du cerveau de M. Durand, l'huissier de mon créancier.... vous savez que pour une lettre de change, on ne peut pas arrêter à domicile.

Mme. St.-HILAIRE.

Moi; mais je n'en sais rien du tout.

ALFRED.

Eh bien! madame, je vous l'apprends... Un de mes amis vient de m'informer qu'un clerc d'huissier doit se présenter chez moi, et me dire, pour me faire descendre, qu'une jeune et jolie dame m'attend en équipage dans la rue, et une fois hors de chez moi m'arrêter.

St.-HILAIRE.

Ma foi, mon ami, je ne croyais pas un huissier capable de tant de félonie; mais tu dois sentir plus vivement tout ce que ta position a de désagréable, et le besoin d'embrasser promptement un nouveau genre de vie; c'est le seul moyen d'être parfaitement heureux... vois ma femme et moi.

ALFRED.

Ah! votre bonheur m'a toujours fait envie.

ST.-HILAIRE.

Mêmes caractères.

Mme. ST.-HILAIRE.

Nous n'avons qu'une seule pensée; qu'un même but.

ST.-HILAIRE.

Jamais le plus léger nuage; tous nos jours s'écoulent dans la félicité la plus parfaite.

Mme. ST.-HILAIRE.

Je fais toutes les volontés de mon mari.

ST.-HILAIRE.

Comme moi toutes les volontés de ma femme... ce qui ne m'empêche pas de conserver cette dignité, cette fermeté de caractère qui est l'apanage de notre sexe.... par exemple, il y a quelques jours, ma femme avait formé, légèrement, le projet de louer pour les Bouffes, une loge à l'année; eh bien! en ma qualité de mari, je me suis servi de mes droits et je lui ai fait sentir qu'un pareil dessein était trop futile pour qu'elle n'y renonçât pas.

Mme. ST.-HILAIRE, *un peu piquée.*

Vos droits, Monsieur, mais les miens sont égaux aux vôtres, et si je voulais fermement avoir cette loge, vous ne pourriez pas m'en empêcher.

ST.-HILAIRE, *de même.*

Allons donc, ma bonne amie, vous ne seriez pas assez déraisonnable....

Mme. ST.-HILAIRE, *de même.*

Déraisonnable! en vérité, monsieur, vos expressions sont aujourd'hui d'une âigreur....

ST.-HILAIRE, *de même.*

Ah! madame, je vous prie de vouloir bien ménager vos termes.

Mme ST.-HILAIRE, *toujours de même.*

Non; mais c'est qu'on n'a pas d'idée d'une tyrannie semblable.

ALFRED.

Allons, allons, mes amis, la paix.

St-HILAIRE.

Eh bien! calme-toi, ma bonne amie; puisque tu tiens tant à ton projet, dès demain j'irai louer cette loge.

Mme St.-HILAIRE, *se radoucissant.*

Non, mon ami, non; cela te contrarie, décidément nous n'en aurons pas.

St-HILAIRE.

Si, si, je le veux.

Mme St.-HILAIRE.

Et moi je ne le veux pas.

St.-HILAIRE.

Je me fâcherai plutôt.

Mme St.-HILAIRE.

Eh bien! nous en reparlerons, et nous verrons lequel de nous deux fera le plus de concessions à l'autre.

ALFRED.

Ah! voilà Dupont.

SCENE VII.

Les Précédens, DUPONT.

ALFRED.

Eh bien! mon cher Dupont, est-ce que le bal n'a pas lieu?

DUPONT.

Pardonnez-moi; je vous annonce, au contraire, que mon orchestre vient d'être augmenté; nous aurons le petit Sauvageot de l'Opéra; un de nos violons les plus distingués; jeune homme charmant, qui adore tour-à-tour Mozart et le beau sexe, et qui attaque la note et le cœur d'une belle avec une égale supériorité.

ST.-HILAIRE.

Alors, mon ami, toujours à ce soir; toi, mon cher Alfred, nous t'attendons à dîner, (*d'un air de mystère*) et surtout prends bien tes précautions.

ALFRED.

Oh! sois tranquille.

DUPONT.

Madame, je vous présente mes respects.

Monsieur et Madame St.-Hilaire sortent.

SCENE VIII.

DUPONT, ALFRED.

DUPONT.

Vous ne savez pas ce qui me ramène chez vous?

ALFRED.

Non.

DUPONT.

Je me suis rappelé que vous aviez un cahier des contredanses les plus nouvelles, et je viens vous prier de me le prêter.

ALFRED.

Très-volontiers.

DUPONT.

Ce matin je m'étais proposé de vous le demander, et puis cela m'est sorti de l'idée; j'ai tant d'occupations.

ALFRED.

Je vais vous le donner.

DUPONT.

Ah! mon ami, qu'il me tarde d'être à ce soir! les heures me paraissent des siècles; je ne donnerais pas ma soirée pour mille écus. Figurez-vous donc le bonheur de recevoir chez soi de bons amis.

ALFRED.

Oui, d'être toute la soirée sur ses jambes à veiller à ce que rien ne leur manque.

DUPONT.

De jolies femmes;

ALFRED.

Que tous les jeunes gens font danser, hors le maître de la maison.

DUPONT.

De s'occuper de varier les plaisirs des personnes qui sont ch z soi.

ALFRED.

Sans pouvoir se permettre d'en prendre aucun; mais on a donné sa soirée; tout le monde s'est amusé; l'Amphytrion a payé les frais, et chacun se retire content... Ah! cela est charmant... Je vais chercher votre cahier de contredanses.

Il sort.

SCENE IX.

DUPONT, *tirant son calepin.*

Voyons, que je récapitule ce qui me reste à faire.... envoyer trois billets d'invitation à Madame St.-Elme; elle n'y viendra pas; ce n'est que pour la forme; en envoyer deux autres à Madame de Luzy, pour elle et son cousin; elle y viendra; son mari est aux eaux. Faire placer deux lustres dans le grand salon vert, c'est là que l'on dansera. Le salon jaune ne sera pas trop bien éclairé; mais j'y placerai les tables de jeu et les dames d'un certain âge.

SCENE X.

Le Même, UN CLERC D'HUISSIER.

LE CLERC, *à part.*

Bravo; il est seul; il pourrait bien me dire que ce n'est pas lui qui se nomme Alfred; pour m'en assurer, tendons-lui notre piège. (*Avec mystère.*) Monsieur, j'ai deux mots à vous dire!

DUPONT.

A moi, monsieur?

LE CLERC.

Parlez plus bas; une jeune dame, fort jolie et fort aimable, me charge de vous prévenir qu'elle vous attend dans un fiacre à deux pas d'ici.

DUPONT.

Moi, Monsieur.

LE CLERC.

Oui, vous êtes Monsieur Alfred?

DUPONT.

(*A part.*) Une jeune dame! quelle idée! Oh! si je pouvais.... comme je rirais ce soir à ses dépens. (*haut.*) Oui, monsieur, oui, c'est moi qui suis Alfred. (*à part.*) Le tour sera délicieux. (*haut.*)Une brune, n'est-ce pas?

LE CLERC.

Oui, monsieur, des yeux bleus magnifiques. (*à part.*) Nous le tenons.

DUPONT.

(*A part.*) J'ai rencontré juste!... des yeux bleus, c'est charmant. (*haut.*) Monsieur, ne perdons pas de tems. (*à part.*) Diable, si Alfred rentrait! (*haut.*) Dépêchons-nous, ne faisons pas attendre cette dame; de grâce, conduisez-moi.

LE CLERC.

Veuillez bien me suivre.

DUPONT.

(*A part.*) Ah ! jeune homme, malgré mes quarante-un ans je veux vous prouver... (*haut.*) Partons, monsieur, partons ; courons où le plaisir nous appèle.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

ALFRED, *seul.*

Un cahier à la main sur lequel il a les yeux.

Mon cher, en voici une de Rossini ; elle est charmante. (*Il fredonne le commencement de l'air.*) Où est-il donc ? comment, personne?.. Parbleu ! voilà un fier original ; il revient tout exprès pour me demander mes contredanses, et il disparaît subitement, sans que je sache pourquoi... Je crois, en vérité, que la fête qu'il nous donne ce soir, lui fait perdre la tête... (*Allant à sa croisée.*) Qu'est-ce que j'entends donc dans la rue ? du bruit, du tumulte... Ah ! ah ! que vois-je là-bas, un fiacre arrêté et beaucoup de monde à l'entour... une dispute probablement... Ah ! voilà la voiture qui s'éloigne rapidement et le groupe qui se dissipe... C'est peut-être quelque pauvre débiteur qu'on emmène... je frémis lorsque je pense que d'un moment à l'autre il peut m'en arriver autant. Heureusement que St.-Hilaire m'a promis de faire les fonds d'ici à deux jours ; j'avais bien pensé à m'adresser à Dupont ; il est fort obligeant ; mais c'est un indiscret, et je ne me soucie pas qu'il sache que j'ai des dettes ; partons et n'oublions pas de donner l'ordre à mon portier, de me faire parvenir chez Dupont, n'importe à quelle heure, toutes les lettres qui me seraient adressées.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Dupont; le salon est illuminé et offre tous les préparatifs d'une fête.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIEN.

A la cantonnade.

C'est faux, la terine de Nérac doit être servie en même tems que les ortolans à la provençale... Diable, je sais bien ce que je dis; quand on a été trois ans au service d'un bel esprit qui visait à l'Institut, on doit savoir ordonner un festin. (*tirant sa montre.*) Trois heures du matin! mais où peut être M. Dupont? comment se fait-il qu'il donne une fête, et qu'il ne se trouve pas chez lui? ah! quel homme! quel homme!.. me laisser seul au milieu de quarante convives qui tous m'accablent de questions sur son absence .... des subalternes qui demande des ordres... des musiciens qui veulent du Chambertin pour ordinaire; des demoiselles qui se plaignent de ne pas danser, et des danseurs qui ne quittent pas l'écarté; jusque dans le salon jaune où l'on parle politique; les hommes sont pour les Grecs, et les dames pour les Turcs. C'est une confusion, un bruit à ne pas s'entendre.

SCENE II.

Le Même, GABRIEL.

JULIEN.

Ah! te voilà bon sujet! que viens-tu faire à cette heure-ci?

GABRIEL.

Chut! je suis en retard; je suis sorti à minuit de chez Mme de Beaumont, la cousine de ton maître; et je viens te prévenir que M. Dupont est à Sainte Pélagie, depuis hier quatre heures; c'est elle qui m'envoie.

JULIEN, *surpris.*

Ah! mon Dieu! que dis-tu là? mais je ne lui connais pas de dettes.

GABRIEL.

C'est possible! mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine arrêté, il a écrit à Mme. de Beaumont pour la prier de payer pour lui... Elle n'avait pas la somme entière, qui est, je crois, de 3,600 fr.; mais elle a bien vîte couru chez un M. Perrin, qui paraît être le créancier, et lui a remis 3,000 fr. à compte.

JULIEN.

Mais, encore une fois, mon maître paie tout comptant; et s'il devait, je le saurais mieux que personne.

GABRIEL.

La chose la plus singulière, c'est qu'il a recommandé de n'acquitter cette somme qu'au nom d'un certain M. Alfred.

JULIEN.

M. Alfred! je le connais; il est ici.

GABRIEL.

Je suis encore chargé de te dire de tâcher d'excuser

M. Dupont de son absence, et surtout de ne parler de cette aventure à qui que ce soit; car il paraît tenir au plus profond mystère, puisqu'il s'est fait écrouer, toujours sous le nom de ce M. Alfred.

JULIEN.

Je n'y comprends rien; et c'est à trois heures du matin que tu viens m'apprendre tout cela. (*on sonne.*) C'est bon, c'est bon, l'on y va. (*à Gabriel.*) Ah! çà, puisque tu es ici, tu vas rester avec moi... Passe à l'office, je te donnerai de l'emploi. (*on sonne encore.*) Un moment, un moment donc.... il y a vraiment de quoi perdre la tête. (*à Gabriel.*) Allons vîte, vîte... Gabriel à tont poste.

Ils sortent.

SCENE III.

M. ET Mme. SAINT-HILAIRE, ÉLISE, ALFRED.

Mme. ST.-HILAIRE, *vivement.*

Décidément, mon ami, nous ne pouvons pas rester ici plus long-tems; l'impertinence est aussi par trop forte.

ST.-HILAIRE.

Allons, allons, calme-toi, ma bonne amie; d'un moment à l'autre, Dupont peut rentrer. (*à Alfred.*) tu devines à peu près où il doit être.

ALFRED.

A cette heure-ci! cela ne demande pas d'explication.

Mme. ST.-HILAIRE.

Je suis outrée, indignée d'une pareille conduite.... eh! quoi! nous inviter à un bal chez lui, et à trois heures du matin n'être pas encore rentré! c'est vraiment un sujet de scandale.

ST.- HILAIRE.

C'est très mal à lui, j'en conviens; mais ne le condamnons pas sans l'entendre.

ALFRED.

Sans doute; il y a quelquefois dans la vie des circonstances inprévues, des cas de force majeure... en attendant que nous sachions à quoi nous en tenir, tâchons que rien ne se ressente ici de son absence... je me charge de faire pour lui les honneurs de la soirée. (*appelant.*) Julien! Julien! (*à M. et madame St.-Hilaire.*) Vous verrez si je suis digne de devenir maître de maison (*appelant.*) Julien! (*celui-ci entre.*) Ah! le voici; mon garçon, du zèle, de l'activité; fais circuler les plateaux; offre des glaces aux dames; veille à ce que le punch ne manque pas, et surtout ne fais pas servir le souper trop tard; exécute mes ordres; en ma qualité d'ami, c'est à moi de remplacer Dupont!

JULIEN.

C'est cela, monsieur, à charge de revanche. (*en s'en allant.*) Ce pauvre Monsieur Dupont!

ST.-HILAIRE.

Et nous, soyons indulgens jusqu'au bout. Rappelez-vous d'ailleurs, madame, que je vous ai invitée pour la prochaine contre-danse. Voici le moment de faire la part du mari; c'est bien le moins qu'il soit pour quelque chose dans les plaisirs de la soirée. Ah! mon dieu, déjà l'orchestre; vîte... vîte... Madame ne faisons pas attendre notre vis-à-vis.

Elise va pour sortir avec Monsieur et Madame St.-Hilaire, Alfred la retient.

SCENE IV.

ALFRED, ÉLISE.

ALFRED.

Eh bien! mademoiselle, vous me quittez?

ELISE.

Avez-vous oublié, monsieur, que vous m'avez engagée pour cette contredanse ?

ALFRED.

C'est vrai ; mais, si vous m'en croyez, ne dansons pas, causons seuls un instant.

ELISE.

Nous parlerons tout aussi bien en dansant.

ALFRED.

Ici nous nous entendrons bien mieux ; un tête à tête avec ce qu'on aime a tant de charmes!

ELISE.

Mais c'est ce que je dois éviter ; vous n'êtes pas encore mon mari.

ALFRED.

Alors, mademoiselle, allons prendre nos places.

ELISE.

Cependant, je me sens fatiguée ; un instant de repos me ferait beaucoup de bien... Vous allez, sans doute, me parler de votre amour... eh bien ! monsieur, je vous écoute... d'abord, je commence par vous déclarer que je suis très-jalouse.

ALFRED.

Avec moi vous n'aurez jamais sujet de l'être ; ce n'est pas que je veuille vous cacher mes torts ; oui, j'en conviens, j'ai à me reprocher bien des folies : mais on dit que c'est une dette qu'il faut que chacun paie.

ELISE.

Et c'est peut-être la seule que vous ayez acquittée bien exactement.

ALFRED.

C'est justement ce qui doit vous rassurer : une pareille conduite n'est jamais sans avantage pour l'avenir ; on a

mis sa sagesse en réserve; on a plus d'expérience; enfin on a étudié le cœur humain; celui des dames; le sien même, et l'on sait jusqu'à quel point il est sensible... Non, vrai, il est reconnu depuis long-tems que les célibataires mauvais sujets, deviennent toujours d'excellens maris.

SCENE V.

Les Mêmes, JULIEN.

JULIEN, *bas à Alfred.*

Monsieur!

ALFRED.

Eh bien!

JULIEN.

D'après les ordres que vous avez donnés à votre portier, on est venu apporter ici, hier soir, à onze heures, une lettre pour vous; le concierge de la maison ne fait que de me la remettre.

ALFRED.

Pourquoi ce mystère? donne-la-moi.

ELISE, *à part.*

Une lettre... un secret!

JULIEN.

C'est qu'on m'a recommandé de ne la remettre qu'à vous seul.

ALFRED.

C'est bon, retire toi.

Il sort.

SCENE VI.

ALFRED, ÉLISE.

ELISE.

D'après ce que je viens de voir, monsieur, j'ai peut-être lieu de penser que ma présence vous gêne?

ALFRED.

Pourquoi donc, chère Elise? parce que ce maladroit de Julien vient, avec une discrétion affectée...

ELISE.

Effectivement, je crois qu'il y a eu de la maladresse dans son fait.

ALFRED.

De grâce, dissipez vos soupçons; je reconnais maintenant l'écriture.

ELISE, *avec ironie.*

Oh! du moment que vous reconnaissez l'écriture, je suis parfaitement rassurée.

ALFRED.

Pour vous tranquilliser tout-à-fait, veuillez lire cette lettre, je vous en supplie; vous me désobligeriez en me refusant.

ELISE.

Puisque vous le voulez absolument... (*regardant la signature.*) Louis Perrin?

ALFRED.

Justement, mon principal créancier; celui qui a une prise de corps contre moi.

ELISE, *lisant.*

« Monsieur, ce matin j'avais donné des ordres à mon » huissier, pour qu'il sévît le plus promptement possi- » ble contre vous;

Oh! le vilain homme! que je vous plains M. Alfred.

Elle continue de lire.

» J'ignore quel a été le résultat de ses démarches; je » lui écris à l'instant pour qu'il cesse toutes ses pour- » suites... »

Cependant il est plus généreux que je le croyais.

ALFRED.

Oui, il paraît qu'il s'humanise; mais, de grâce, continuez.

ELISE, *continuant*

« Madame de Beaumont, aussi bonne que jolie, vient » de m'apporter mille écus à compte sur votre lettre de » change, avec promesse que demain, de très-grand » matin, vous remettrez le reste à mon huissier; je vous » félicite, monsieur, d'avoir une amie aussi belle et aussi » obligeante.

Quelle horreur! quelle infamie!

ALFRED.

Qu'est-ce que cela signifie?

ELISE, *avec douleur et indignation.*

Quoi, monsieur! c'est ainsi que vous me trompiez?

ALFRED.

De grâce, souffrez que je relise.... (*Il prend la lettre et lit.*) « Madame de Baumont vient de m'apporter mille écus ».... Ma chère amie, je ne sais ce que tout cela veut dire;.... mais je vous jure.... je vous proteste sur l'honneur, que je ne connais pas cette dame, que je n'en ai jamais entendu parler.

ELISE.

C'en est trop, monsieur, vos protestations ne font qu'aggraver vos torts.

ALFRED.

Mais, encore une fois, daignez m'entendre...

ELISE.

Une dame, payer vos dettes, quelle indignité! ce dernier trait me détache entièrement de vous.

ALFRED.

Par tout ce que j'ai de plus sacré, je vous jure.....

ELISE.

Monsieur, finissons cet entretien; je n'en veux pas savoir davantage, et la seule grâce que je vous demande, à mon tour, c'est de renoncer à tous vos projets et de cesser de m'adresser la parole. (*Elle sort et dit en sortant:*) Suis-je assez malheureuse!

SCÈNE VII.

ALFRED, seul.

Elise, ma chère Elise, daignez m'entendre! Quelle fatalité s'attache donc après moi! mais ne perdons pas un instant; il faut absolument que je me justifie. Ciel! si j'allais la perdre pour jamais. (*s'en allant.*) Qui pourra m'expliquer le mystère de cette lettre?

(Il sort.)

SCENE VIII.

DUPONT.

(Il est pâle et abattu.) Après un instant de silence.

Sainte-Pélagie!... « Conduisez monsieur à la chambre n°. 22 »... Jamais ces paroles ne sortiront de ma mémoire! quelle honte pour moi! Si l'on était instruit de ce qui vient de m'arriver, à combien de plaisanteries, de brocards, ne serais-je pas en butte! comme Alfred, surtout, rirait à mes dépens; Mais qui pouvait penser que ce petit jeune homme avait des dettes. Heureusement que, dans cette fatale circonstance, j'ai conservé quelque présence d'esprit, et que mon nom ne se trouve pas compromis. C'est celui d'Alfred qui figure seul sur les registres de cette maudite maison. Cette chère madame de Beaumont! Avec quel empressement elle a cherché à

me rendre la liberté !... elle m'a été d'un grand secours; car je n'avais pas la somme entière chez moi. (*Il tire sa montre.*) Cinq heures passées! il a fallu que le clerc de ce maudit huissier vînt me tirer de là et m'accompagnât jusque chez moi pour avoir le reste de la créance.... Il est là dans l'antichambre.... Avant de le faire entrer, j'ai voulu m'assurer que nous serions seuls. Et mes compagnons d'infortune, avec quelle joie ils m'ont reçu... Plus on est de fous plus on rit, disait l'un... Dix bouteilles de Champagne pour payer votre bien-venue, disait l'autre... On appelle cela une bien-venue!... Il a eu de beaux effets le Champagne; un certain gentilhomme Polonais se permet de me plaisanter; j'avais de l'humeur, je riposte un peu vivement peut-être, et dans quelques heures, le premier usage que nous ferons de notre liberté, sera de nous couper la gorge. Essayez donc, maintenant, de souffler les maîtresses de vos amis; voyez comme une action innocente peut amener des résultats fâcheux. (*Il appelle.*) Monsieur le clerc d'huissier, entrez, nous sommes seuls.

SCÈNE IX.

DUPONT, LE CLERC d'Huissier.

LE CLERC.

Dieu merci, monsieur, je me suis levé aujourd'hui assez matin pour vous; mais je compte sur la petite gratification que vous avez eu la bonté de me promettre.

DUPONT.

Oui, une gratification pour récompenser sans doute le zèle que vous avez mis à saisir votre proie.

LE CLERC.

Monsieur, je n'ai fait que mon devoir.

DUPONT.

Et pour vous remercier du ton railleur avec lequel hier, dans le fiacre, vous répondiez à mes questions « Où me conduisez-vous? » Dans la rue de la clef, près du jardin des plantes ; une maison spacieuse, une terrasse superbe, et la vue du labyrinthe.

LE CLERC.

Eh bien! monsieur, vous ai-je trompé? N'avez-vous pas joui de tous ces avantages? Du n°. 22, où l'on vous a mis, vous aviez le labyrinthe justement en face de vous. Mais vous ne demeurez pas ici; car ce n'est point dans cette maison que j'ai eu l'honneur de vous arrêter hier.

DUPONT, *embarrassé.*

Non.... non; je viens chez un ami qui va me remettre les fonds qui me manquent : c'est encore, dites-vous?

LE CLERC.

Mais, monsieur, cette dame a donné hier mille écus à compte, c'est donc six cens francs pour completter la lettre de change, et quatre cents francs pour les frais du jugement et de son exécution. Quant à ce qui me regarde, je m'en rapporte à votre générosité.

DUPONT.

Cela suffit. (*à part.*) Allons bien vîte lui chercher ce qu'il lui faut. Je vous laisse et suis à vous dans l'instant.

Il sort.

SCÈNE X.

LE CLERC, seul.

Parlez-moi d'un homme comme M. Alfred; il y a vraiment du plaisir à l'arrêter.

SCÈNE XI.

Le Même, ALFRED.

Il tient un petit plateau et deux glaces.

ALFRED.

Julien, porte le plateau de sorbets aux dames qui viennent de finir la contredanse. (*à part.*) Elise n'a pas seulement fait attention à moi ! (*Il aperçoit Le Clerc.*) Monsieur, il en reste deux, chacun une?

LE CLERC.

Monsieur, je vous rends mille grâces.

ALFRED.

Acceptez, monsieur, acceptez; toutes les dames sont servies.

LE CLERC, *à part.*

Je ne sais si je dois me permettre... et pourquoi pas ? (*haut.*) Monsieur, je ne veux pas vous refuser.

ALFRED, *lui offrant une glace.*

Moitié citron et moitié vanille; cela ne vous fera pas de mal; car il fait une chaleur dans ces appartemens.., Vous avez, sans doute, beaucoup dansé?

LE CLERC.

Non, monsieur, non: je ne suis pas venu ici pour cela.

ALFRED.

Ah ! je vois: monsieur est un amateur d'écarté; la chance vous a-t-elle été favorable?

LE CLERC.

Monsieur, je ne joue jamais; surtout dans une maison où l'écarté doit être cher.

ALFRED.

Mais, non, c'est un jeu très-modeste; dix francs.

LE CLERC.

Jugez donc, moi qui n'ai qu'une petite place de huit cents francs!

ALFRED, *à part.*

Quel est donc ce monsieur? (*haut.*) Vous n'avez pas vu Dupont? Vous ne savez pas s'il est rentré? chacun, dans le salon, parle de son absence; on paraît fort mécontent.

LE CLERC.

Monsieur Dupont, dites-vous? je n'ai pas l'honneur de le connaître.

ALFRED, *étonné.*

Comment! vous ne connaissez pas le maître de la maison?

LE CLERC.

Non, monsieur; je suis clerc d'huissier.

ALFRED, *tremblant.*

Vous êtes, dites-vous, monsieur... un clerc d'huissier? *à part*) Ah! mon dieu!

LE CLERC.

Oui, je suis le second clerc de M. Durand.

ALFRED, *stupéfait.*

De M. Durand? (*à part.*) L'huissier de Louis Perrin!

LE CLERC.

Et je suis ici dans l'exercice de mes fonctions... Mais qu'avez-vous donc? vous paraissez troublé.

ALFRED.

Ce n'est rien; un étouffement subit...

LE CLERC.

Cette glace vous incommode, peut-être?... je suis venu pour M. Alfred...

ALFRED, *tremblant davantage.*

M. Alfred?... mais il ne demeure pas ici.

LE CLERC.

Je le sais bien; il demeure rue Croix des Petits-Champs; mais il est ici chez un ami, et je l'attends.

ALFRED, *laissant tomber son verre.*

(*A part.*) Ah! grand dieu! quelle perfidie! quel acharnement! me poursuivre jusqu'ici! (*haut.*) Vous n'entendez pas l'orchestre? une dame que j'ai invitée... la contredanse... (*à part.*) et moi qui lui offre une glace. (*haut.*) Je me sauve, monsieur, je me sauve. (*à part.*) C'est ce que j'ai de mieux à faire.

Il s'enfuit.

SCENE XII.

LE CLERC, *seul.*

Eh bien! qu'a-t-il donc ce monsieur? ah! je vois ce que c'est; je lui ai dit que j'étais clerc d'huissier; il a probablement aussi de mauvaises affaires; au surplus, nous sommes habitués à produire des émotions fortes.

SCÈNE XIII.

Le Même, DUPONT.

DUPONT, *entrant rapidement.*

Tenez, monsieur, voici le complément de votre somme: 1025 fr.: les 25 francs sont pour avoir eu la complaisance de venir me chercher là-bas de si grand matin... maintenant, faites-moi le plaisir de vous en aller bien vite... Attendez... pour qu'on ne vous rencontre pas, je vais vous faire sortir par une autre porte. (*à part.*) Voici une nuit qui me coûte cher; mais Alfred est un

homme d'honneur, et ce n'est qu'une avance que je lui fais... (*haut.*) Monsieur, venez avec moi.

Ils sortent.

SCENE XIV.

M. et Mad. ST.-HILAIRE, ELISE.

ELISE, *dans la plus grande agitation.*

Mon cousin, je vous en supplie, si vous avez de l'amitié pour moi, pendant que M. Alfred est dans les appartemens, sortons de suite, afin d'éviter sa présence, car je sens que sa vue me ferait mal.

ST.-HILAIRE.

Mets-nous promptement au fait; comment cette brouille est-elle venue?

ELISE.

Une brouille! dites plutôt une rupture, M. Alfred est un homme abominable; le monde entier ne suffirait pas pour nous séparer... Figurez vous, mon cousin... une amie... une lettre... Louis Perrin... une femme jeune et jolie qui paye ses dettes... je vous en conjure, emmenez-moi sur-le-champ; plus tard je vous expliquerai toutes ces indignités.

Mme. ST.-HILAIRE.

Mais en vérité, ma chère Elise, tu perds la tête.

ELISE.

Il a voulu se réconcilier; mais je me respecte trop pour jamais parler à un pareil homme.

ST.-HILAIRE.

Ecoute, écoute; ne précipitons rien; agissons avec calme; évitons que l'explication ait lieu ici; nous allons sortir; je vais le faire demander, il nous accompagnera

jusques chez nous; j'aime à croire que tout s'éclaircira, et que nous finirons par nous entendre.

SCENE XV.

Les Mêmes, DUPONT.

ST.-HILAIRE.

Eh! arrivez donc, mon cher Dupont.

Mme. ST.-HILAIRE.

Ah! Monsieur, que de reproches nous avons à vous faire!

ST.-HILAIRE.

Mon cher, je vous préviens que ces dames sont furieuses contre vous.

DUPONT.

J'avoue qu'en apparence, je suis bien coupable; mais si vous saviez ce qui m'est arrivé... croyez, mesdames, que j'étais loin de m'attendre... (*à part.*) Je ne sais quel prétexte leur donner.

Mme. ST.-HILAIRE.

Votre embarras nous prouve assez, monsieur, les exellentes raisons que vous devez avoir...

DUPONT.

Je suis confus, désespéré de ne m'être pas trouvé chez moi pour vous recevoir... vous ne savez pas tout ce qu'il m'en a coûté!..

ELISE.

Ah! mon Dieu! comme Monsieur est pâle...

ST.-HILAIRE.

Effectivement, vos traits sont altérés.

DUPONT, *à part.*

Quelle idée! (*haut.*) Oui, hier en vous quittant, il m'est arrivé un accident... (*à part.*) Voilà le moyen que

je cherchais. (*haut.*) Tout-à-coup je me suis senti saisi dans la rue...

Mme. ST.-HILAIRE.

Saisi, Monsieur?

DUPONT.

Oui, Madame, saisi; c'est le mot; par... je ne sais quel nom les médecins donnent à ce genre d'indisposition.

ST.-HILAIRE.

Une apoplexie, sans doute?

DUPONT.

Non, pas précisément; mais une indisposition à laquelle, certainement, je ne m'attendais pas... bref, un étourdissement subit m'a fait perdre connaissance; on m'a mis dans un fiacre; et lorsque j'ai repris mes sens, je me suis trouvé transporté dans une maison qui m'était tout à fait inconnue.

ST.-HILAIRE.

Probablement, on vous a saigné?

DUPONT.

Saigné?.. (*vivement*) oh! copieusement, je vous l'assure; il n'y a même que cela qui m'ait fait revenir.

Mme. ST.-HILAIRE.

Monsieur, nous admettons le prétexte que vous voulez bien nous donner; mais, une autre, fois lorsque vous nous inviterez, veuillez d'avance consulter votre médecin pour qu'il vous dise, au juste, si votre santé vous permet de recevoir vos amis.

DUPONT.

Madame, croyez que je ne mérite aucun reproche, et que je suis assez malheureux.....

ST.-HILAIRE.

Allons, allons, ne parlons plus de cela; vous êtes de retour, voilà l'essentiel.

DUPONT.

Mais à propos; je ne vois pas Alfred? eh bien, et le mariage?

ELISE.

Oh! il est rompu.

ST.-HILAIRE, *bas à Elise.*

Chut! (*haut.*) Mais nous en parlions encore tout à l'heure.

DUPONT.

Allons, tant mieux, tant mieux... Alfred est un garçon charmant; un peu prodigue; ne tenant pas du tout à son argent. (*à part*) Quand je dis son argent... (*haut*) au surplus, vous avez sans doute pris vos précautions?

ST.-HILAIRE.

Comment, que voulez-vous dire?

DUPONT.

Oh! rien qui lui soit défavorable.... cependant...

Mme. ST.-HILAIRE.

De grâce, expliquez-vous.

DUPONT.

Ecoutez; vous connaissez l'amitié que j'ai pour vous; et l'intérêt que je porte à mademoiselle me fait un devoir de vous prévenir d'une chose que vous ignorez, sans doute... je vous avertis; mais ne me compromettez pas...

ST.-HILAIRE.

Soyez sans inquiétude.

DUPONT, *avec mystère*

Je vous préviens qu'il a des dettes.

ST.-HILAIRE.

Il nous en a fait l'aveu; seulement je suis surpris que vous le sachiez.

DUPONT, *vivement.*

C'est hier, à quatre heures, que je l'ai appris.

Mme. St.-HILAIRE.

D'une manière indirecte, peut-être ?

DUPONT, *de même.*

Au contraire, madame, d'une manière très-directe ; maintenant je connais ses affaires comme les miennes.

St.-HILAIRE.

Il nous a tout dit ; mais vous ne savez peut-être pas qu'il y a une prise de corps contre lui ?

DUPONT, *toujours de même.*

Pardonnez-moi, je le sais.

St.-HILAIRE.

Du reste, il paiera ce qu'il doit, et avant deux jours je le cautionnerai.

DUPONT, *à part.*

Parbleu ! il aurait bien dû le cautionner deux jours plutôt.

St.-HILAIRE.

Ainsi, mon ami, vous voyez qu'Alfred ne nous a pas trompés. Nous allons vous quitter.

DUPONT.

Mesdames, je vous réitère mes excuses, et vous demande la permission de me présenter demain chez vous, pour détruire la mauvaise opinion que mon absence a pu faire naître.

Mme. St.-HILAIRE, *avec une intention marquée.*

Nous serons chez nous, monsieur Dupont.

DUPONT, *souriant.*

Une épigramme.

St.-HILAIRE, *à Dupont.*

On ne vous tiendra pas long-temps rigueur. (*à sa femme.*) Sortons, et n'oublions pas de faire demander Alfred.

(Ils sortent tous les trois.)

SCENE XVI.

DUPONT, JULIEN.

(Il est entré quelques instans avant le départ des précédens.)

JULIEN, *vivement.*

Ah ! mon cher maître, c'est vous ! mais comment se fait-il que vous vous soyez laissé arrêter ?

DUPONT.

Tu le sauras plus tard... Y a-t-il encore beaucoup de monde ?

JULIEN.

Non, monsieur, il ne reste plus que quelques personnes occupées à chercher leurs manteaux, leurs pelisses... et monsieur Alfred qui a l'air de se cacher dans le fond des appartemens.

DUPONT.

Pendant mon absence, rien n'a manqué ?

JULIEN.

Non, monsieur ; vous pourrez en juger par les mémoires des fournisseurs de la fête. Voici d'abord celui du glacier.

DUPONT, *vivement.*

Comment, deux cent soixante-dix francs ?

JULIEN.

Oui, monsieur ; à chaque instant, M. Alfred faisait circuler les plateaux, provoquant tout le monde à prendre du punch ; enfin il ne laissait respirer personne.

DUPONT.

Mais c'est tout-à-fait sans gêne ; il paraît qu'en mon absence, ce petit monsieur faisait les honneurs de chez

moi... Au fait, c'est juste; service pour service. Pendant ce temps-là je faisais les honneurs pour lui à Ste-Pélagie.

JULIEN.

Voici celui du restaurateur...

DUPONT.

Huit cent cinquante francs !

JULIEN.

C'est pour rien, monsieur.

DUPONT.

Comment ! pour rien? Il y avait, tout au plus, cinquante personnes invitées ?

JULIEN.

C'est vrai, monsieur; mais quel souper splendide ! quelle chère délicate! Ah! si de l'endroit où vous étiez, vous aviez pu jouir d'un aussi beau spectacle..... vous eussiez été fier de vous-même; le restaurateur a doublé sa réputation.

DUPONT.

Et son mémoire à ce qu'il paraît... Que vois-je ? Quarante bouteilles de Champagne ? Allons, et dix que j'ai payées là bas.... c'est honnête.

SCENE XVII.

Les Mêmes, ALFRED.

ALFRED.

(*Il entre sans voir Dupont.*) Tous mes efforts ont été inutiles! (*appercevant Dupont.*) Ah ! vous voilà, mon cher ami; je ne vous demanderai pas où vous avez passé la nuit, cela ne me regarde pas.... Ah! mon cher Dupont, vous voyez l'homme le plus malheureux.... Le

suis brouillé avec Elise ; et pour comble de maux, je ne puis rien comprendre au sujet de notre rupture.

DUPONT.

C'est le fruit de votre conduite, jeune homme.

ALFRED.

De ma conduite ! mais je n'ai rien à me reprocher.

DUPONT, *à part.*

Non, presque rien.... Compromettre ses amis.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, LE CONCIERGE de l'hôtel.

JULIEN.

Ah ! voici M. Renard, concierge de l'hôtel.

RENARD, *à Dupont.*

Monsieur, je vous demande pardon si je me présente chez vous ; mais, au surplus, on m'envoie. C'est à M. Alfred que je désirerais parler.

ALFRED.

A moi, mon cher ?

RENARD.

Je suis chargé de vous dire que quelqu'un vous attend dans un fiacre, à quelque pas de l'hôtel.

ALFRED, *à part.*

Grand dieu ! Ce maudit clerc ! Il est à la porte. (*haut*) Mon ami, fait-il jour ?

RENARD.

Oui, monsieur, grand jour..

ALFRED, *à part.*

Dis-moi ; la personne qui t'envoie, ne t'a-t-elle pas dit qu'il y avait une jeune dame dans une voiture ?

RENARD.

Deux, Monsieur.

ALFRED.

Deux ou une, n'importe.

RENARD.

C'est, je crois, quelqu'un de la société.

ALFRED.

Parbleu! je le sais bien; il était ici tout à l'heure.... Comment s'y est il introduit? c'est ce que j'ignore; je suis un homme perdu! me poursuivre même au sein des plaisirs! je devine tout maintenant.... La lettre qui m'a brouillé avec Elise, n'était qu'un nouveau piége, pour me donner plus de sécurité... Dupont, mon cher Dupont, il faut que vous me rendiez un grand service; j'ai signé indiscrètement un effet de 5,600 fr.; il y a même une prise de corps contre moi... L'huissier me fait dire qu'une jeune dame me demande; mais c'est une ruse dont on m'a prévenu à tems. Faites-moi le plaisir de descendre à ma place; dites à cet huissier infernal que je ne suis pas chez vous; que vous ne m'avez pas vu depuis plusieurs jours...

DUPONT, *vivement.*

Moi, descendre à votre place! non pas... non pas.

ALFRED.

Qu'est-ce que cela vous fait; ce n'est pas vous qui devez?

DUPONT.

Non, certainement ce n'est pas moi; mais, ce n'est point une raison; on pourrait fort bien me prendre pour vous.

ALFRED.

Impossible.

DUPONT.

Impossible tant que vous voudrez ; mais cela s'est vu.

ALFRED.

Que vais-je devenir ?... ou me cacher ?... où fuir ?... par quel moyen ! . . . Ah ! Dupont ! me laisser ainsi dans l'embarras ? j'attendais plus de votre amitié.

DUPONT.

Mon cher, je connais aussi bien que vous les devoirs de l'amitié ; et je sais, quand il le faut, payer de ma personne ; j'ai fait mes preuves, Dieu merci !

ALFRED.

Au moins, avez-vous un escalier dérobé ?

DUPONT.

Oui, dans ma chambre à coucher, il y en a un qui conduit dans une autre rue.

ALFRED.

Bravo ! je suis sauvé ! (*Il tire son calepin, et écrit au crayon, sur un morceau de papier.*) « Toutes « vos dames sont, sans doute, fort aimables ; mais quel- « que séduisants que soient leurs piéges, je ne m'y » laisserai jamais prendre, et j'aurai le bon esprit de « conserver ma liberté. »

Vîte, vîte, dépêche-toi de remettre ce billet au misérable qui t'envoie ; et moi, je m'échappe par l'escalier dérobé... Adieu, Dupont, adieu ; je vous reverrai dans la journée ; surtout ne faites pas de dettes ; car on n'est jamais sûr de coucher chez soi.

Il sort.

SCENE XIX.

DUPONT, JULIEN.

JULIEN.

Eh bien ! Monsieur, que dites vous de cela ?

DUPONT.

Je dis que ce garçon-là fera, à coup sûr, une mauvaise fin. Avec une conduite pareille, il est impossible qu'il aille loin.

JULIEN.

Il paraît qu'il est criblé de dettes; qu'il tire sur vous à vue, et qu'il vous prend pour son banquier.

DUPONT.

Oui, mais dès aujourd'hui, je suspends mes paiemens... Et cela veut se marier! Ah! quelle union!... Mais je n'ai rien pris depuis hier midi; je tombe de besoin et de lassitude; avant de me mettre au lit, fais-moi servir quelque chose.

JULIEN.

Mais, Monsieur, je suis fort embarrassé... les restaurateurs ne sont pas encore ouverts, et il n'y a rien ici.

DUPONT.

Comment! rien; et ce souper de 850 francs?

JULIEN.

Tout est consommé! ce que les maîtres ont laissé, les valets s'en sont emparés; et il me serait bien impossible de vous donner seulement une aîle de poulet; la maison est à sec.

DUPONT, *avec humeur.*

Ah! voilà qui est trop fort... Eh! quoi, depuis hier, j'ai toujours l'argent à la main; je ne fais que payer pour tout le monde; et froissé par les circonstances, je suis encore obligé de me coucher à jeun... Ah! ma pauvre femme est plus heureuse que moi; hier, après avoir fait sa petite promenade, elle aura lû quelques pages de Walter-Scott; la *Dame du Lac*.... la *Prison d'Edimbourg*..... elle se sera couchée à neuf heures, et aura passé une bonne

nuit; et moi!.. que de réflexions vais-je faire!... Plus de douze heures passées à Sainte-Pélagie; 4,000 francs sortis de ma poche; une fête dont je paye les frais, et à laquelle je ne participe point; et par dessus tout cela, peut-être que, dans quelques heures, un coup d'épée..... Allons, un peu de philosophie... Adieu Julien.

JULIEN.

Bon soir, Monsieur.

Fin du Deuxième Acte.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente l'appartement de St-Hilaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPONT, seul.

(En entrant en scène, il parle à la cantonnade.)

Ces dames reposent encore... c'est bien, mon ami, c'est bien; je vais attendre qu'elles soient levées.... Je viens de chez Alfred, il était déjà sorti. Hier, en se sauvant, il m'a dit qu'Elise était fâchée contre lui; je connais les amans, ils ne dorment que lorsqu'ils sont heureux; et, à coup sûr, le desir de se réconcilier avec sa maîtresse va amener ici notre jeune homme. Il est très-essentiel que j'aie un entretien avec lui... Mais, que vais-je lui dire?.. par quel moyen sortir d'embarras?.. Grand dieu! s'il venait jamais à découvrir... et ce duel à onze heures! oh! c'est ce qui m'inquiète le moins; je crains plus le ridicule qu'un coup d'épée... Depuis cinq heures du matin, je me creuse la tête pour trouver un subterfuge adroit... Eh! mais, voyons donc... oui... c'est cela.. par ce moyen, il devient mon débiteur, et j'évite toute explication... Justement, le voici.

SCENE II.

Le Même, ALFRED.

DUPONT.

Eh bien! mon cher ami, êtes-vous revenu de votre frayeur de cette nuit?

ALFRED.

Oh! parfaitement; avec le temps on s'accoutume à tout.

DUPONT.

Ces dames ne sont pas encore levées, et je les attends. Vous voilà donc brouillé décidément avec votre charmante Elise?

ALFRED.

Oui. Cette nuit, au bal, nous nous sommes quittés assez froidement pour un mal-entendu; mais je reviens le premier, et me soumets d'avance à toutes les conditions qu'il lui plaira de m'imposer. C'est bien de ma part, n'est-ce pas? Mais, à propos, est-ce que vous vous entendez avec mon créancier?

DUPONT.

Pourquoi cela? (*à part.*) Ah! mon dieu! où veut-il en venir?

ALFRED.

Expliquez-moi donc comment il se fait que je ne sois pas en sûreté chez vous, et qu'un huissier s'y introduise?

DUPONT, *embarrassé.*

Un huissier!....

ALFRED.

Certainement; cette nuit j'étais si pressé de me sauver par votre escalier dérobé, que je n'ai pas eu le temps de vous questionner.

DUPONT, *très-embarrassé.*

Est-ce que vous lui avez parlé?

ALFRED.

Sans doute, puisque nous avons pris des glaces ensemble.

DUPONT, *de même.*

Eh bien! que vous a-t-il dit?

ALFRED.

Qu'il était chez vous pour le compte de M. Alfred, et dans l'exercice de ses fonctions.

DUPONT, *de même.*

Il ne vous a pas dit autre chose?

ALFRED.

Parbleu! c'en était bien assez; je n'ai pas voulu en savoir davantage, et je me suis sauvé.

DUPONT, *à part.*

Diable! détournons la conversation. (*haut.*) Mon cher, je veux absolument vous tirer d'embarras, et vous prouver que je suis votre ami.

ALFRED.

Vous?

DUPONT.

Certainement, jeune homme.

ALFRED.

Comment! mais hier vous vouliez me souffler ma maîtresse?

DUPONT.

D'abord, cela ne prouverait pas encore que je ne fusse pas votre ami; mais, au surplus, soyez tranquille sur ce sujet; j'ai fait de sérieuses réflexions, et maintenant vous auriez trente maîtresses, que je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferais pas la moindre tentative pour vous supplanter... la nuit m'a porté conseil.

ALFRED.

M. Durand, rue de Richelieu.

DUPONT.

Je ne l'oublierai pas; c'est comme si j'avais votre billet dans ma poche.

(Il sort.)

SCENE III.

ALFRED seul.

Il est fâcheux que je n'aie pas connu Dupont dans le temps où je faisais mes folies; j'aurais eu derrière moi un ami responsable... Je vais donc revoir mon Elise !, comme mon retour va la surprendre. Malgré notre petite brouillerie d'hier, je suis sûr qu'elle va être enchantée; au fait, cette démarche doit flatter son amour propre. Oh ! je connais le cœur des femmes; à force d'étudier, l'on s'instruit, et ce n'est pas à mon âge que l'on commet des maladresses. Une fois la paix faite avec elle, j'accélère mon mariage; et. ma foi, tous mes vœux seront comblés.

SCENE IV.

Le Même, Mme St.-HILAIRE, ELISE.

ÉLISE.

(Elle entre sans voir Alfred.)

Quelle impertinence! oser nous écrire ainsi!!... Ciel! c'est lui! ma cousine, rentrons, je vous en supplie.

ALFRED.

Vous voyez, ma chère Elise, que je ne sais pas tenir contre votre rigueur.

Mme. ST.-HILAIRE.

En vérité, monsieur, je suis étonnée de vous voir ici.

ALFRED.

Quel accueil, mesdames!

ELISE.

C'est celui que vous méritez.

Mme. ST.-HILAIRE.

Après ce qui s'est passé, j'étais loin de m'attendre à votre visite.

ALFRED.

Et vous aussi, madame, vous pourriez croire... Ah! de grâce, dissipez vos soupçons; Dupont doit aujourd'hui même acquitter ma lettre de change; vous voyez donc bien qu'elle n'est pas encore payée, et que cette madame de Beaumont n'existe que dans l'imagination de ce maudit huissier.

ELISE, *à part.*

Serait-il vrai!

Mme. ST.-HILAIRE.

Il ne s'agit plus de cela, monsieur. (*Elle lui présente le billet écrit par lui.*) Et ce billet?

ALFRED.

Eh bien! c'est mon écriture; mais comment est-il tombé entre vos mains?

Mme. ST.-HILAIRE.

Est-ce que ce n'est pas à nous que vous l'avez adressé?

ALFRED.

Grand dieu! qui, moi? ah! madame, vous ne le croyez pas.

SCÈNE V.

Les Mêmes, St.-HILAIRE.

Mme. St.-HILAIRE.

J'avoue que nous ne sommes pas faites à un pareil style, et que, de votre part, cela nous a surprises.

ALFRED, *vivement.*

Un seul mot.... Est-ce que ce serait vous qui, avant de sortir du bal, m'auriez fait demander par le concierge de l'hôtel?

St.-HILAIRE, *s'avançant.*

C'était moi.

ALFRED.

Ah! grand dieu! mon ami; mesdames, quelles excuses vous donner! Figurez-vous que ce misérable huissier, non content de sa lettre qui m'avait brouillé avec ma chère Elise, m'a encore poursuivi jusque dans le bal de Dupont. Troublé, et l'esprit frappé du piége dont je vous ai parlé hier, c'était à lui que je croyais adresser ce billet.

ELISE.

Qu'entends-je!

St.-HILAIRE.

Je me doutais bien qu'il y avait un mal-entendu.

ELISE.

Ah! monsieur Alfred, de grâce ne me trompez pas.

ALFRED.

Moi, vous tromper, Elise!

ELISE.

Pardonnez-moi mes soupçons; mais je vous avais bien dit que j'étais un peu jalouse; je ne le serai plus, cela fait trop de mal.

St.-HILAIRE.

Enfin, mes amis, vous voilà réconciliés; ne songeons plus maintenant qu'à assurer votre bonheur. Alfred, quel jour veux-tu te marier?

ALFRED, *vivement.*

Le plutôt possible.

St.-HILAIRE.

Et toi, ma chère Elise?

ELISE.

Mon cousin, tout de suite.

St.-HILAIRE.

Allons, je vois qu'il y a compatibilité d'humeurs.

ALFRED, *transporté.*

Ah! ce jour est le plus beau de ma vie. Elise, madame, mon ami, je vous dois ma félicité... Mon cher St.-Hilaire, de grace, ne perds pas une minute; occupe-toi de tous les préparatifs de notre mariage; je rentre un instant chez moi; je reviens aussitôt auprès de vous; nous passons le reste de la journée ensemble et désormais nous ne nous quittons plus. Combien je vais être heureux! je ne serai donc plus célibataire.

Il sort.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, *excepté* ALFRED.

St.-HILAIRE.

Eh bien! mon Elise, qu'est devenue ta grande colère de cette nuit?

ELISE.

Oh! mon cousin, ne parlons plus de cela; ce bon Alfred! je le dédommagerai des petites contrariétés que je lui ai fait éprouver; je veux suivre en tous points l'exemple de ma cousine; oh! je me rappèle vos propres paroles, « les hommes n'aiment pas qu'une femme les » gouverne et soit tout-à-fait la maîtresse! c'est donc à » nous à nous y prendre assez adroitement pour leur lais- » ser au moins l'apparence du pouvoir. »

ST.-HILAIRE, *vivement.*

Comment! l'apparence du pouvoir! mais c'est bien le pouvoir même.

ELISE.

Mon dieu, ma cousine ne vous a jamais dit le contraire; par exemple, quand elle vous a demandé une loge aux Bouffes, elle a vu que cela ne vous faisait pas plaisir, et a été contrainte d'y renoncer.

ST.-HILAIRE, *tirant un papier de sa poche.*

En voici le coupon.

ELISE, *interdite.*

Ah!

ST.-HILAIRE.

Ma bonne amie, j'espère que cette fois vous ne me refuserez pas.

Mme. ST.-HILAIRE, *prenant le coupon.*

C'est vous qui me forcez de l'accepter.

ELISE.

Il faut bien que vous obéissiez, et que vous ayez cette loge malgré vous; vous voyez bien, mon cousin, que vous êtes le maître... mais si vous m'en croyez,

dans un instant, nous monterons en voiture et nous irons faire nos emplettes; voyons, que donnerai-je à mon Alfred? Ah! j'y suis... une bague surmontée d'un diamant, avec cette devise d'un côté, amour; de l'autre, fidélité.

ST.-HILAIRE.

Ah! c'est très-bien.

ELISE.

Elle fait le geste de séparer une bague.

Faites bien attention, mon cousin, que cela se sépare à volonté.

Mme. ST.-HILAIRE.

Ma chère amie, fais en sorte que cela ne se sépare jamais.

SCENE VII.

Les Mêmes, ALFRED.

ALFRED, *vivement.*

Ah! parbleu! voici bien du nouveau.

ST.-HILAIRE.

Qu'y a-t-il donc?

ALFRED.

Je crois que le plus court est d'en rire; figurez-vous, mes amis, que je viens de recevoir un cartel.

ELISE, *effrayée.*

Ah! grand dieu!

ALFRED.

Rassurez-vous... un gentilhomme Polonais, un certain M. Polowski veut absolument tirer l'épée avec moi.

ELISE, *vivement.*

Ne vous battez pas, monsieur, je vous le défends.

Mme St.-HILAIRE.

Mais, à quel propos?

ALFRED.

Voici ce qu'on vient de me remettre en rentrant chez moi; écoutez:

« Monsieur, hier, en vous donnant rendez-vous, je » croyais sortir à neuf heures; je n'ai été libre que deux » heures plus tard, c'est ce qui m'oblige à vous prier » de ne vous trouver aux Tuileries qu'à midi. J'ai su » votre adresse par le registre de la maison où nous nous sommes rencontrés; comme je vous l'ai dit, l'épée est » mon arme. J'aime à croire, monsieur, que vous » n'attribuerez ce retard qu'à la nécessité: on peut avoir » des dettes et être homme d'honneur. Votre serviteur « Polowski, gentilhomme Polonais. »

St.-HILAIRE.

Qu'est-ce que cela signifie? tu n'as eu de querelle avec personne?

ALFRED.

Aucunement; comment, tu ne devines pas?

St.-HILAIRE.

Est-ce que par hasard... ce serait encore une ruse de ce maudit huissier.

ALFRED.

Précisément, mon ami; ils n'en démordront pas; mais tu conviendras que le pauvre homme s'y prend bien maladroitement.

St.-HILAIRE.

Qu'entend-il donc par le registre du concierge de la maison?

ALFRED.

Je n'y comprends rien.

ST.-HILAIRE.

Dans tous les cas, tu peux être tranquille; je suis sorti ce matin pour ton affaire... notre homme était absent, mais je lui ai laissé un mot.

ALFRED.

Bah! vraiment, c'était inutile; j'ai oublié de te dire que ce brave, cet excellent Dupont, a dû payer dans le courant de la matinée.

ST.-HILAIRE.

Dupont!... eh bien! c'est à merveille; lorsqu'il reviendra, tu le rembourseras. (*lui remettant son portefeuille.*) Tiens, voici mon portefeuille.

SCENE VIII.

Les Mêmes, UN VALET.

LE VALET, *à St.-Hilaire.*

Monsieur, il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

ST.-HILAIRE.

Faites entrer.

SCÈNE IX.

M. ET Mme. SAINT-HILAIRE, ÉLISE, ALFRED, LE CLERC.

ALFRED, *vivement.*

Ah! vous voilà! Monsieur; parbleu! vous arrivez fort à propos. (*à St.-Hilaire.*) C'est notre homme.

LE CLERC, *à part.*

Eh! mais, si je ne me trompe, c'est ce monsieur qui

m'a offert si obligeamment une glace cette nuit. (*haut*) Il me paraît, monsieur, que votre étouffement subit n'a pas eu de suites?

ALFRED.

Non, monsieur, non; grâce aux précautions que j'ai prises.

St. HILAIRE.

Monsieur, je me nomme St.-Hilaire; je suis allé ce matin chez M. Durant, pour lui dire d'envoyer quelqu'un chez moi; vous venez sans doute de sa part?

LE CLERC.

Oui, Monsieur.

ALFRED.

Lui frappant sur l'épaule avec le portefeuille.

Voilà qui vous a fait faire bien des factions à ma porte.

LE CLERC, *étonné.*

Comment cela, Monsieur? je ne vous comprends pas.

ALFRED, *gaîment.*

A propos, dites-moi, et votre gentilhomme Polonais, comment se porte-t-il?

LE CLERC.

Mon gentilhomme Polonais. (*à part.*) Est-ce que ce monsieur aurait la cervelle dérangée?

Mme. St.-HILAIRE.

Oui, donnez-nous un peu de ses nouvelles.

ALFRED.

Est-il toujours mauvaise tête; m'attend-il toujours aux Tuileries...Ah! je vous fais mon compliment... vous avez

de l'imagination, vous êtes fertile en expédiens qui sont surtout bien ingénieux... et grâce à votre adresse, vous arrêtez, sans doute, beaucoup de débiteurs?

LE CLERC.

Mais, Monsieur, hier à quatre heures, tout près d'ici, j'en ai encore arrêté un.

St.-HILAIRE.

Ah! c'est qu'il aura bien voulu se laisser prendre.

LE CLERC.

Mais pas du tout, monsieur, cela ne paraissait pas lui convenir, car il se débattait comme un diable en me soutenant qu'on le prenait pour un autre; mais nous lui avons bien prouvé le contraire, et il a payé... Mais je vois que ces messieurs et ces dames aiment à plaisanter; pardon, je ne puis rester plus longtems avec vous; dans notre état, on connait le prix du temps. (*à St.-Hilaire.*) Voulez-vous bien me dire, Monsieur, pourquoi vous m'avez fait venir?

ALFRED.

Monsieur, je vais vous l'expliquer.... voici quatre billets de 1000 francs, vous allez me rendre mon effet acquitté, et vous irez ailleurs, si bon vous semble, exercer sur d'autres victimes la puissance de votre génie.

LE CLERC.

Mais, Monsieur, avant de recevoir cet argent, au nom de qui payez-vous?

St.-HILAIRE.

Au nom de M. Alfred.

LE CLERC.

Monsieur, c'est inutile, c'est payé.

ALFRED.

Quoi! déjà ! allons, je vois que Dupont y a mis beaucoup de diligence ; c'est donc à lui que vous avez remis mon effet ?

LE CLERC, *toujours étonné.*

M. Dupont ! je n'ai pas l'honneur de le connaître ; vous m'en avez déjà parlé cette nuit.

ALFRED.

Cependant il a dû se présenter chez vous ce matin.

LE CLERC.

A quel sujet ?

ALFRED.

Eh bien ! parbleu ! pour payer cette lettre de change.

LE CLERC.

Mais, Monsieur, c'est d'hier qu'elle est acquittée.

Mme. St.-HILAIRE.

Comment, d'hier ?

ELISE.

Et par qui donc ?

LE CLERC.

Par une dame.

ELISE.

Madame de Beaumont?

LE CLERC.

Positivement, Mademoiselle.

ELISE.

Eh bien ! ma cousine, avais-je tort d'être jalouse ?

ALFRED, *au Clerc.*

Quoi ! misérable ! vous osez soutenir...

ST.-HILAIRE, *à Alfred très-vivement.*

Décidément, Monsieur, quel rôle me faites-vous jouer? je vous ai défendu, tant que je vous ai cru innocent; mais maintenant, voici des preuves positives.

ALFRED, *à part.*

Grand dieu! est-ce que j'aurais un rival?... M. l'huissier, vous êtes un fourbe... un imposteur... Il faut que vous me disiez, sur le champ, le nom de la personne qui vous fait agir; je veux connaître l'insolent qui s'obstine à troubler mon bonheur... (*à St.-Hilaire et à ces dames.*) Mon ami, mesdames, je vous en conjure, aidez-moi à déjouer cette perfide manœuvre.

LE CLERC.

Je veux mourir, si je comprends un mot à tout ce qui se passe ici.

ST.-HILAIRE.

Écoutez donc, Alfred, ceci devient sérieux; car si monsieur n'était pas payé, il ne serait pas homme à renoncer à ses poursuites; il faut sur le champ éclaircir ce mystère.

ALFRED.

Je ne vois qu'un moyen. (*au Clerc.*) Monsieur, j'exige que vous vous empariez de ma personne.

LE CLERC.

Je suis désolé, monsieur, de ne pouvoir faire quelque chose qui vous soit agréable; mais, en conscience, je n'ai plus le droit de vous priver de votre liberté.

ALFRED.

Ah! vous ne le voulez pas.... Eh bien! nous allons voir... Je n'ai point payé.... Je ne vous lâche pas!...

(*il le secoue fortement.*) Allons, monsieur, partons; conduisez-moi de suite.

LE CLERC.

Mais, Monsieur, soyez donc un peu plus raisonnable; je vous le répète, pour cette même créance, j'ai déjà eu à faire à M. Alfred.

ALFRED.

Alfred! mais c'est moi.

LE CLERC.

Qui demeure dans cette rue, n. 15.

ALFRED.

C'est moi.

LE CLERC.

Et, hier, à quatre heures, je l'ai emmené en fiacre.

ST.-HILAIRE, *à part.*

Quel soupçon! (*au Clerc.*) Monsieur, un mot, s'il vous plaît... Pouvez-vous me dépeindre la personne?

LE CLERC.

Rien de plus facile, Monsieur; c'est un homme de quarante ans, brun et un peu chauve. Je lui ai tendu un petit piége très innocent, en lui faisant accroire qu'une dame le demandait à quelques pas dans la rue, et il s'est empressé de me suivre.

ALFRED.

Grand dieu! son départ précipité de chez moi... son absence de chez lui... (*au Clerc*) Monsieur, franchement, est-ce vous qui m'avez écrit ce cartel?

LE CLERC, *très-vivement.*

Non, monsieur, j'en suis incapable, je vous en donne ma parole.

ALFRED, *avec feu.*

Nul doute, à présent... mon adresse qui se trouve sur le registre du concierge... c'est lui-même... Ciel! midi!.. son duel n'est que trop véritable... Je cours... je vole... je ne m'explique pas... dans un instant je suis ici... plus tard vous saurez tout.

(Il sort.)

SCENE X.

Les Mêmes, excepté ALFRED.

St-HILAIRE.

Parbleu! la méprise serait délicieuse. (*au Clerc*) Dites-moi; à quelle heure l'avez-vous fait sortir?

LE CLERC.

Cette nuit, à cinq heures du matin, et je l'ai reconduit dans une maison où il y avait un bal.

St-HILAIRE.

Allons, allons, j'explique tout à présent; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Monsieur, je suis fâché de vous avoir dérangé.

LE CLERC.

Enchanté d'avoir pu vous donner des éclaircissemens qui vous mettent d'accord. Je me recommande à vous lorsque vous aurez besoin de mes petits services; vous connaissez l'adresse avec laquelle je m'y prends... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCENE XI.

Les Précédens, excepté le CLERC.

Mme St-HILAIRE.

Comment, ce serait M. Dupont!... en vérité, l'aventure est charmante! voilà un sujet de plaisanterie pour toutes mes connaissances.

ÉLISE.

Ah! je respire. Comme Alfred et moi avons été tourmentés; voilà pourtant à quoi l'on s'expose dans la société des mauvais sujets.

SCENE XII.

Les Précédens, DUPONT.

(Il a des épées sous le bras.)

DUPONT, *à part.*

Le lâche! me faire attendre trois quarts d'heure, et ne pas venir au rendez-vous qu'il m'a indiqué! (*haut*). Mesdames, je vous présente mes respects; ne vous effrayez pas; voilà des armes, mais il est probable maintenant, qu'elles ne blesseront personne.

St-HILAIRE, *aux dames.*

Eh bien! pouvons-nous douter encore?.. (*haut*) ah! mon dieu, mon cher Dupont, quel appareil de guerre?

DUPONT.

Je viens d'avoir à faire au plus grand fanfaron...

ST-HILAIRE.

Comment! vous avez eu une querelle?

DUPONT.

Oui, hier...

Mme. ST.-HILAIRE.

Et où cela?

DUPONT.

A Sainte-Péla... (*se reprenant*) au café Turc,

ST.-HILAIRE.

Et pourquoi diable, aussi, mon cher, allez-vous au café Turc?

DUPONT.

C'est un endroit comme un autre.

ST.-HILAIRE.

Non il y a là des joueurs, des oisifs, et cette société ne doit point convenir à un homme marié.

Mme ST.-HILAIRE, *intention marquée.*

Vous auriez mieux fait de diriger votre promenade vers des lieux plus solitaires; le boulevard Neuf, par exemple; les environs du Jardin des Plantes.

DUPONT.

Ah! madame, pour aller dans ce quartier, il faut y être contraint, (*à part.*) et c'est ce qui m'est arrivé.

ST.-HILAIRE.

(*A part.*) Amusons-nous un peu. (*haut.*) Connaissez-vous votre adversaire?

DUPONT.

Je l'ai vu hier pour la première fois; il m'a dit se nommer Polowski, et être gentilhomme Polonais.

ST.-HILAIRE.

Polowski ! je le connais.

DUPONT.

Vous vous trompez, sans doute ; (*à part.*) il y a bientôt cinq ans qu'il est là-bas ; c'est un habitué ; le plus ancien locataire de la maison.

ST.-HILAIRE.

Parbleu ! pour vous prouver que je ne le prends pas pour un autre, c'est qu'il n'y a pas plus de vingt-quatre heures, il était encore enfermé pour dettes.

DUPONT, *à part.*

C'est bien cela !

ST.-HILAIRE.

Mais parlons d'une chose qui vous fait plus d'honneur; franchement, votre caractère est un mélange de défauts et d'excellentes qualités... Nous venons d'apprendre que vous avez payé pour Alfred.

DUPONT, *vivement.*

Comment savez-vous cela ?

Mme. ST.-HILAIRE.

Et, de plus, nous savons que vous avez tout fait, pour qu'on ignorât l'empressement avec lequel vous l'avez obligé.

DUPONT, *embarrassé.*

Oh ! moi, j'ai toujours pensé qu'en pareille occasion... le mystère...

ST.-HILAIRE, *vivement.*

Doublait le prix d'une bonne action.

DUPONT.

Précisément. Allons, je vois qu'Alfred vous a tout

dit. Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai payé; je ne pouvais pas faire autrement: il y a des circonstances où je suis capable des plus grands sacrifices, et pour mes amis j'irais... je ne sais où...

Mme ST.-HILAIRE, *avec ironie.*

Jusques dans le quartier du Jardin des Plantes, pour lequel vous avez tant d'aversion.

DUPONT, *à part.*

Ah! çà, mais qu'ont-ils donc avec leur jardin des plantes....

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

Les Précédens, ALFRED.

ALFRED, *entrant et à part.*

Grâce au ciel, l'affaire n'était pas aussi sérieuse que je le craignais. (*à Dupont.*) Ah! vous voilà de retour, mon cher Dupont?

DUPONT.

Oui, mon ami, et vous allez voir que je suis un homme de parole. Mais auparavant, permettez que je vous donne un dernier conseil: (*prenant la main d'Elise.*) Epousez promptement votre charmante Elise; consacrez-lui toute la liberté que j'ai contribué à vous rendre, et vous reconnaitrez bientôt que l'esclavage de l'hymen, si toutefois c'en est un, est beaucoup plus doux que celui dont vous menaçait le code de commerce; rapportez-vous en là-dessus à mon expérience. Maintenant voici votre effet.

ALFRED, *prend l'effet.*

Mon ami, je vous suis obligé... mais, service pour service; je vous restitue d'abord la somme que vous avez bien voulu avancer pour moi; voici ensuite une lettre que l'on avait tirée à vue sur vous; le hasard l'a fait tomber entre mes mains, et je l'ai acquittée.

(Il lui remet le cartel.)

DUPONT.

Que vois-je! c'est mon rendez-vous?

ALFRED.

Figurez-vous, mon cher, qu'hier j'ai été tellement tourmenté, que j'avais perdu le souvenir de tout ce qui m'était arrivé. Je ne me rappelais pas qu'on m'avait fait descendre de chez moi pour m'arrêter; que pour ma bien-venue dans une certaine maison, j'avais offert du Champagne à mes compagnons d'infortune; et qu'enfin je devais tirer l'épée, ce matin, avec un gentilhomme Polonais.

DUPONT.

Ah! malheureux, tout est découvert; c'est justement ce que je voulais éviter.... Mais ce duel! il me semble que je n'avais pas besoin de caution et que je pouvais répondre moi-même.

ALFRED.

J'en suis persuadé; mais c'est ce que j'ai voulu prévenir. Ce M. Polowski est un homme fort spirituel et de très-bonne compagnie; il a bien voulu se contenter de la plus legère explication; ainsi l'affaire est arrangée

honorablement; il a beaucoup ri de l'aventure de M. Alfred, et moi-même tout le premier, je conviens qu'elle est fort plaisante.

DUPONT.

Que de tribulations en un jour! Mes amis; mes bons amis, je vous le demande en grâce, ne me livrez pas au ridicule.

St-HILAIRE.

Nous consentons tous à garder le silence; mais sous la condition expresse que vous ferez amende honorable, et que vous embrasserez un nouveau genre de vie, digne enfin d'un homme marié.

DUPONT.

J'en fais ici le serment, et vous pouvez y croire; on se convertirait à moins. J'ai eu des torts, et je sens que je ne puis les expier que par une longue pénitence: dès demain, je retourne auprès de ma femme.

Fin du Troisième et dernier Acte.